

La technique et la voie

Le point de vue d'André Cognard.

Il semble acquis pour nombre d'entre nous que la technique ne suffit pas. Quand j'écris nombre d'entre nous, je laisse peut-être entendre qu'il s'agit là du plus grand nombre et j'ai assurément tort. Si l'aïkido mute – je devrais sûrement dire «dégénère» – vers le sport, cela signifie que la plupart des prétendus pratiquants n'ont encore pas atteint le stade de la culture, qu'ils agissent et surtout réagissent dans le cadre qui est le leur, le plus primaire, celui de la soumission à leurs pulsions. Il est un fait qu'en ce sens ils suivent un mouvement qui caractérise notre société occidentale, le retour à l'absence de valeurs, le désir de l'obscurantisme et l'abandon à celui-ci. Ce qui compterait, ce serait d'être plus fort qu'un hypothétique adversaire, dans l'immédiat, et au travers d'une improbable confrontation directe dont les règles sont a priori faussées parce qu'indéfinies, implicites et plus ou moins inconsciemment reliées à une culture de la violence élégante ou supposée telle. On admire implicitement la brutalité pure, qui exclut toute modération, et la règle est précisément l'absence de règle. Les ultime figthing sont l'illustration extrême d'une



André Cognard à Bourg Argental. (C) 2011 Horst Schwickerath, www.aikidojournal.eu – www.aikidojournal.fr

tendance qui caractérise notre monde, l'admiration nourrie d'une grande complaisance pour une violence naturelle qui trouverait sa légitimité dans la juste défense d'un soi imprescriptible, l'égoïsme étant élevé au niveau d'une vertu, l'égoïsme étant un mode de vie et revendiqué comme tel. La société mercantile, sans autre règle que celle de l'argent, brutale, sans éthique, donne raison à ce mode de penser, à cette manière de concevoir tout ce qui n'est pas soi comme un territoire à prendre, dussions-nous le faire par la force. J'ai même peur de faire là

preuve d'angélisme, la morale en vogue incitant plutôt à forcer, même ce qui ne s'oppose pas, pour l'adoration de soi et de sa propre puissance. La politique fait écho à l'économie et au commerce et tous ensemble créent le modèle sportif, grand fait de société, apologie de la rivalité, magnification de la violence parée d'une grandiloquence creuse, d'un verbiage outrancier, abusif, d'émotions de pacotille entièrement égoïstes, d'une totale absence d'empathie, l'autre n'étant là que comme l'objet permettant la mise en évidence de sa supériorité. L'absence de toute conscience morale est masquée par des poncifs lénifiants sur les supposés bienfaits de cette drogue collective, lien social, interculturalité, vertu éducative et l'on assiste à de la violence urbaine, du racisme et au nivellement culturel quand ce n'est pas tout simplement l'anéantissement de toute culture. Ces faits fréquents et scandaleux ne parviennent pourtant pas, malgré leur omniprésence puante dans les médias qui en sont friands, à occulter les affaires douteuses d'argent, de mœurs, de manipulations, de dopage dont le sport dit de masse et ses mentors sont coutumiers. Notons

*Dans les **budo**, la valeur se mesure au niveau de l'éthique, du courage, du respect et enfin de la technique qui doit traduire tout cela en geste.*

qu'il y a là un mensonge collectif qui consiste à faire d'un sport très médiatique un spectacle qui, bien qu'étant en général d'un ennui soporifique, intéresse un grand nombre de personnes parce qu'il est montré à un grand nombre de personnes. Ajoutons à cela la fonction de narcotique social puisant surpassant de loin toutes les religions qui imposaient, à tort ou à raison, une conscience morale plus ou moins interditive s'opposant de fait au sentiment destructeur de toute-puissance dont le sport est au contraire le plus grand promoteur. Quand j'entends

que l'aïkido est assimilé à un sport par un pouvoir autiste, sourd et obtus, dont la stupidité est constamment démontrée par une logorrhée juridique et médiatique, je n'en suis pas étonné. Demander à des gens dont tout le parcours n'a été possible que parce qu'ils ont joué le jeu de la rivalité, de la compétition sans règle, de l'abus et voire même de la corruption, leur demander de comprendre les mots éthique, empathie, compassion, spiritualité relève de l'utopie. Mais quand c'est une instance de l'aïkido qui énonce cette aberration, je m'étonne et m'in-

surge. Les porte-paroles des dites instances n'auraient-ils donc pas lu les enseignements de O Sensei que par ailleurs, commerce oblige, ils publient? N'auraient-ils donc pas eu l'occasion d'entendre quelque explication à propos du vocable « do » ? Rien ne leur serait parvenu de l'histoire du budô ?

Ou bien atteint par la surdité générale qui affecte tous ceux qui n'entendent qu'eux-mêmes, ils ne comprendraient plus le message d'amour universel, de paix, de fraternité du fondateur dont ils se réclament. Ne me dites pas que le temple est devenu une multinationale, que l'espace des marchands du temple s'est tellement agrandi qu'il a absorbé le temple lui-même, en en faisant ainsi le temple des marchands !

La différence principale entre la barbarie et la culture, c'est la limite que l'on se donne. Dans les budô, la valeur se mesure au niveau de l'éthique, du courage, du respect et enfin de la technique qui doit traduire tout cela en geste. Ce geste est incompatible avec toute forme de compétition. C'est un geste qui intègre la dualité en en faisant un combat entre un ego voulant donner libre cours à la loi naturelle et une conscience d'être qui s'enracine dans une spiritualité vivante et vécue et qui fait triompher cette dernière, quoi qu'il en coûte. Faire trianguler les forces intérieures, pulsion de vie et pulsion de mort, avec une racine



... les *b*udo mettent au service de l'humain.

de soi les intégrant toutes deux, c'est un des grands outils que les budo mettent au service de l'humain. L'enseignement du budo est fondé sur la relation maître-élève dans le cadre de laquelle l'élève fait un autoapprentissage, une autoéducation, se donne une autodiscipline. C'est la condition pour rester libre dans ce contexte là et, quoi que puissent en dire certains de nos détracteurs, le budo n'a rien à faire avec des individus qui ne sont pas libres, le mot libre étant entendu ici aux sens social, moral, culturel, religieux. C'est sur cette liberté simple et superficielle que se constitue la racine d'une autre liberté, intérieure celle-là et qui ne consiste pas, comme on le voit quasiment partout, à défendre bec et ongles des dépendances invalidantes à des systèmes pervers que l'on qualifie outrageusement de droits dans notre société. Cette liberté-là s'acquiert en mettant soi-même des limites à soi-même, en s'exerçant constamment à la modération de soi. Certains trouveront ce propos osé dans la suite d'une introduction dont le ton est peu modéré mais je me range là derrière nombre de maîtres qui ont souvent haussé le ton pour ramener un peu de raison et derrière le fait que même cette invective ne rend pas la mesure de la colère qui m'anime quand on parle de l'aïkido comme d'un sport. Accepter cette idée, c'est comme recevoir un courrier, en jeter le contenu tout en conservant l'enveloppe et lisant le

message dans l'adresse. Etant le destinataire, on n'y trouve que soi et à force de relire son nom et sa propre adresse, on finit par considérer que l'on est soi-même le message, d'autant que procédant ainsi, tout message confirme le précédent et étaye l'idée de sa propre importance.

Récemment, dans le dojo de la famille Yagyū, le maître qui vient diriger le zazen lors de nos stages d'aïkiken disait : « Pour tout humain, l'histoire se déroule de la même façon. Elle commence dans le vide essentiel, ku, puis suivent la naissance, la souffrance et la mort. La seule chose qui puisse infléchir cette règle, c'est l'accès à son cœur, kokoro ». Ce cœur-là, c'est bien sûr celui des sentiments, celui de la compassion pour tout ce qui vit. Ce qui permet de passer d'émotions égoïstes à cette compassion, c'est d'accéder à ce cœur pour en faire ce qu'il est vraiment, l'âme. C'est avec elle, dans elle, que s'éprouve ce sentiment compassionnel qui induit infailliblement la prise de conscience de l'absolue nécessité de mettre des limites à ses actions, à ses pensées, à soi-même. C'est prendre soin de l'autre, lui aménager une place en soi, veiller à ne pas envahir ce qui est lui, à lui laisser l'espace et le temps qui lui est nécessaire pour vivre. C'est aussi veiller à être suffisamment libre intérieurement pour être un partenaire de vie souple, adaptable, celui qui privilégie l'action

d'autrui plutôt que la sienne, celui qui sait se laisser changer par l'autre. C'est entrer dans un processus de civilisation. L'aïkido, plus que tout autre voie peut-être, nous engage à cela et tout enseignant d'aïkido se doit d'être le nigitama de ses disciples. Kei Ten Jin Ai : voilà une formule qui parle vraiment du budo. Kei Ten : « Le respect du ciel et donc de tout ce qui émane de lui. Cela implique le respect d'autrui car l'autre est bien issu du ciel. » L'autre l'est en tant que sujet vivant et l'altérité émane infailliblement du ciel car elle est l'essence même de la spiritualité. Tout autre doit être considéré d'abord comme un être spirituel et l'exercice de toute relation comme une pratique spirituelle. C'est ce qui faisait dire à mon maître : « Quand vous regardez un de vos élèves, regardez-le comme parfait ». Cela ne signifie pas que ses actes ou ses pensées le sont mais que son âme, née de ku, est parfaite car elle est la manifestation de l'esprit universel. Et nous, enseignants de budo, ne devons regarder que là. Privilégier le kokoro, c'est regarder tout homme là où il est apodictiquement bon. Tout autre est parfait. De cela découle Jin : l'humain, Ai : aimer. Oui, aimer les humains, tous, c'est la force du budoka, celle qu'O Sensei avait si bien mise en exergue avec sa célèbre formule : « la vraie force du budo, c'est l'amour » .

Nous sommes loin de la compétition et de son absurdité, loin de la violence

valorisée, loin de l'illusion stupide du développement de soi, du dépassement de soi, du devenir soi et de toute cette soupe concupiscente destinée à nous faire croire à notre ego pour mieux nous manipuler. Le japonais est éloquent sur le sujet. On dit du vaniteux égoïste que son nez s'allonge. L'apologie de l'ego ne peut conduire qu'à une forme de prétention que seul le mensonge fait aux autres et à soi-même peut préserver de la réalité qui nous revient à grand renfort de crise et de souffrance. Nous sommes entrés dans la civilisation de Pinocchio avant d'être sortis de celle de Mickey et attendons l'apocalypse, le grand feu d'artifice qui ne manque jamais à la fin des superproductions d'Hollywood, mais dont le héros – en l'occurrence vous-même – réchappe toujours pour tomber, tout crotté et sanguinolent qu'il puisse être, dans les bras d'une wonderwoman qui n'a même pas peur de salir son tailleur minimaliste de haute couture ou de tomber de ses escarpins à la hauteur vertigineuse.

A ceux qui m'accuseront d'être réactionnaire, je reprocherai leur passivité et leur inertie, et je les traiterai à mon tour de réactionnaires. C'est vous qui voulez faire passer comme du progrès, de la modernité, une recette vieille de 350 000 ans. Et à ceux qui me traiteront d'utopiste ou de mystique, je répondrai ceci : vous n'êtes pas réalistes parce que vous êtes enfermés dans le

monde étroit de vos illusions d'infans, celles de la toute-puissance que procure la non-limite, celles de la jouissance infantile qui en découle. Vous n'êtes pas réalistes non plus parce que ce que nous nommons la culture aujourd'hui et qui est une vraie régression vers la barbarie est en train de tuer la culture, de tuer l'éducation, de vous tuer et de tuer vos enfants en anéantissant leur avenir. Les crises économiques succè-

dent aux crises financières et ne sont que les symptômes d'une crise beaucoup plus grave, la crise identitaire déclenchée par le désert spirituel dans lequel nous vivons. C'est grave car l'acuité du questionnement identitaire et le sentiment d'urgence qui en résultent créent une véritable psychose sociale. Parmi les effets particulièrement prégnants de cette situation, notons la lutte phobique contre l'idée de la mort, laquelle démentirait l'illusion de toute-puissance que déclenche toujours l'absence de repères donc de limites. Car comment se déterminer autrement que sans limites quand il n'y a plus d'interdits symbolisés et intégrés, comment ne pas se raccrocher à la loi naturelle dont la violence est l'expression absolue ?

Bien évidemment, l'aïkido vu comme sport mène tout droit à la compétition.

Comment pourrait-il en être autrement ? Et en l'absence de spiritualité, à quoi pourrait bien servir cette mise en scène et la sueur des pratiquants si ce n'est à l'affrontement ? A l'ère des armes automatiques, à celle de la judiciarisation imbécile, à celle de l'impunité dans l'absence d'honneur, quel sens cela pourrait-il avoir ? Pas même celui d'une self-défense, encore moins celui d'un art de guerre. La guerre se fait à

Sous prétexte de modernité, de démocratie, on bâillonne O Sensei.

distance avec des moyens techniques de plus en plus lourds et coûteux, et la passivité est de mise en cas d'agression. Cette passivité n'a rien à voir avec le courage qui est nécessaire pour intégrer les situations de conflit et y répondre sans violence. La technique ne peut pas être un but en soi. L'aïkido n'a pas d'autre espace pour être que le champ dans lequel il a été créé, celui



... ce rapport d'un élève à un maître, et le travail physique avec lui, qui ont fait jaillir cette foi.

de la vie spirituelle. A défaut de quoi il ne sert à rien. Alors, quand de hautes instances de l'aïkido officiel sont représentées à Shangai, dans le cadre des jeux mondiaux des sports de combat, on est en droit de penser que ç'en est fini de l'aïkido s'il n'y a pas une prise de conscience immédiate et forte. Depuis la naissance de l'humanité, la violence a toujours été la règle commune, malgré les enseignements religieux et philosophiques les plus variés et le seul vrai changement possible pour l'homme serait de se l'interdire. Ce serait le premier pas vers l'évolution, la création d'une culture universelle. C'est le message de notre fondateur, message que semble-t-il on n'entend plus. Sous prétexte de modernité, de démocratie, on bâillonne O Sensei. Mais les réactionnaires post modernes de l'aïkido devraient méditer le fait que faire taire une telle voix, c'est emplir l'univers de silence.

Kansha suru, rendre grâce, puis se purifier, exprimer le respect, agir avec courage et honneur, faire passer l'autre avant soi, c'est la voie qu'indiquait le Maître pour construire un monde meilleur. Folle utopie ou mystique délirante ? Mon maître qui était un homme simple et pragmatique parlait de l'amour des autres et de la paix dans le monde avec modération, modestie, sans déclaration pompeuse, sans en faire une mystique ou créer de dogme. Cette question de la paix est essen-

tielle et la paix politique, la paix qui fait taire toutes les armes se construit dans chaque individu, peu à peu par le travail du corps et de la relation qui permet d'aller à la rencontre de son âme. Chacun est en droit et a le devoir de se questionner sur le monde qu'il construit pour ses enfants.

Quand j'ai rencontré Kobayashi Hirokazu Shihan, je n'avais rien et je n'étais rien. J'étais un récipient vide : iremono [ndlr : *hiragana* = réceptacle]. Tout ce qu'il y mettait me faisait être. Tout ce qu'il y a mis me fait être et agir aujourd'hui. Ma confiance en lui fut sans limites comme l'est aujourd'hui ma gratitude. Et quels que soient le travail et le parcours que j'ai pu accomplir à ce jour, et aussi imparfait soient-ils, je reste et souhaite rester cet iremono, prêt à recevoir, à présent que mon maître est mort, ce que le ciel voudra bien y mettre. Je ne souhaite ni ne redoute les épreuves. Je ne veux pas me poser ici en donneur de leçons mais juste affirmer une conviction absolue : l'aïkido comme tous les budo authentiques doit apporter un peu de civilisation en faisant de la paix et de l'harmonie notre voie simple et quotidienne. Et je l'affirme car c'est ce qu'il a su mettre en moi qui a fait germer cette conviction. Ce ne sont pas les mots seuls mais l'expérience de la relation extraordinaire que constitue ce rapport d'un élève à un maître, et le travail physique avec lui, qui ont fait

jaillir cette foi. Pas des mots et encore moins un travail d'endoctrinement. Il ne prêchait pas, ni en public ni en privé. Mais il m'a autorisé à faire de lui mon maître parce qu'il avait eu lui-même un maître. Du corps à corps qu'imposait la pratique est né le coeur à coeur qui a nourri la relation jusqu'à ce qu'elle devienne visiblement ce qu'elle avait au fond toujours été, d'âme à âme. C'est cela la voie d'aïkido, que nous nous unissions tous à l'esprit d'aï et à celui de O Sensei et de tous les disciples morts pour ne plus faire qu'une seule âme dans laquelle d'autres encore viendront expérimenter leur différence. Le brouhaha des stades des gymnases ou d'autres arènes, les cris de détresse qu'ils masquent laisseront bientôt place au silence dans lequel écloront à nouveau les mots respect, humilité, courage, gratitude et pureté, rectitude et esprit de justice. Car quoi qu'en disent les coaches de l'aïkido et leurs athlètes, quoi que puissent en penser les entraîneurs, il existe encore des vrais maîtres qui ont de vrais disciples qui pratiquent le rituel de paix avec force et détermination. ■